

Wolf Albes :
**La guerre d'Algérie vue par six anciens combattants allemands
de la Légion étrangère**

Friedberg [Edition Atlantis] 2020

Extraits de :

Wolf-R. Barthel :

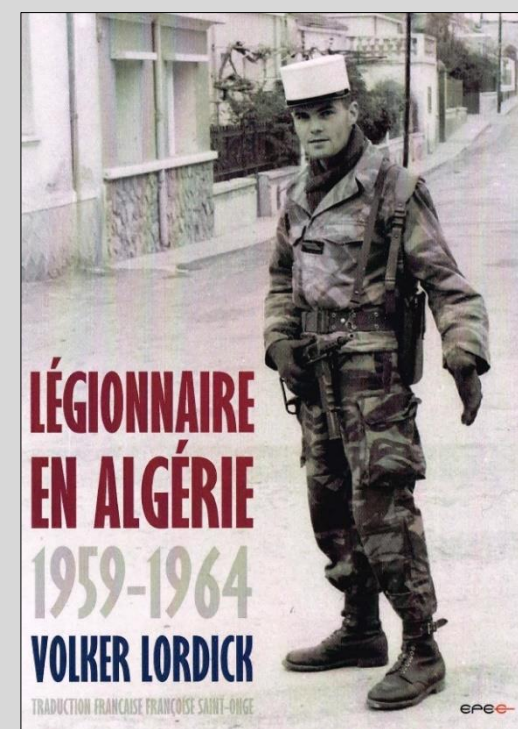
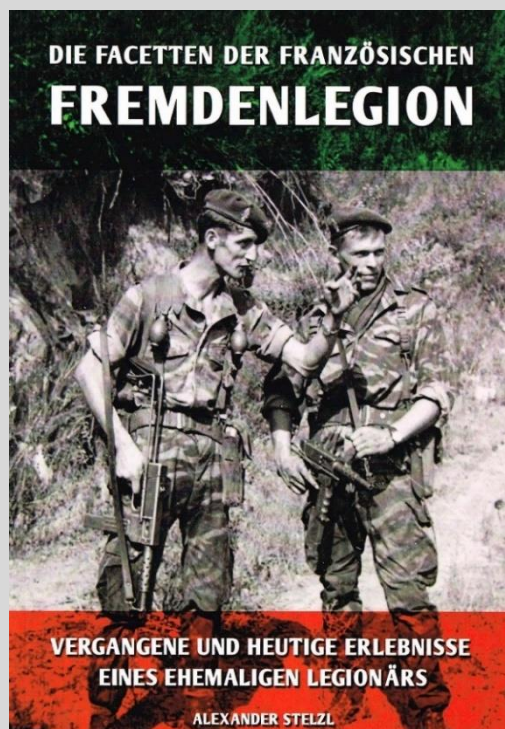
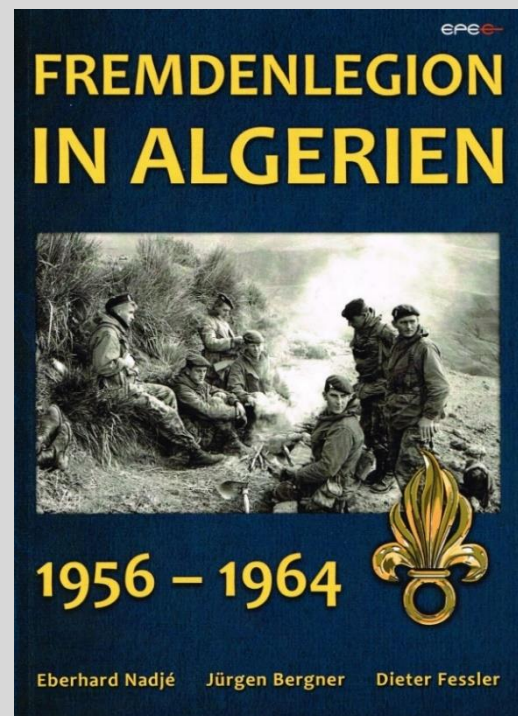
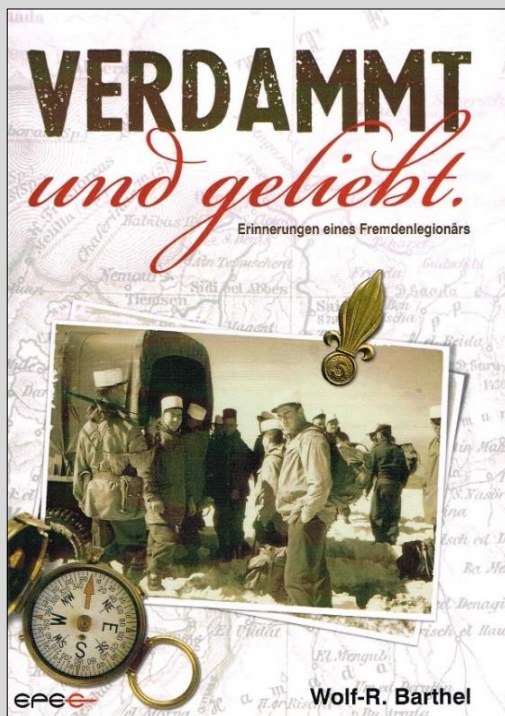
Verdammt und geliebt. Erinnerungen eines Fremdenlegionärs,
Kehl am Rhein [Epee-Edition] 2012

Eberhard Nadjé, Jürgen Bergner, Dieter Fessler :

Fremdenlegion in Algerien: 1956-1964. Erinnerungen, Kehl am Rhein [Epee Edition] 2014

Alexander Stelzl : *Die Facetten der französischen Fremdenlegion. Vergangene und heutige
Erlebnisse eines ehemaligen Legionärs,* Kehl am Rhein [Epee Edition] 2017

Volker Lordick : *Légionnaire en Algérie : 1959-1964,* Kehl am Rhein [Epee Edition] 2013

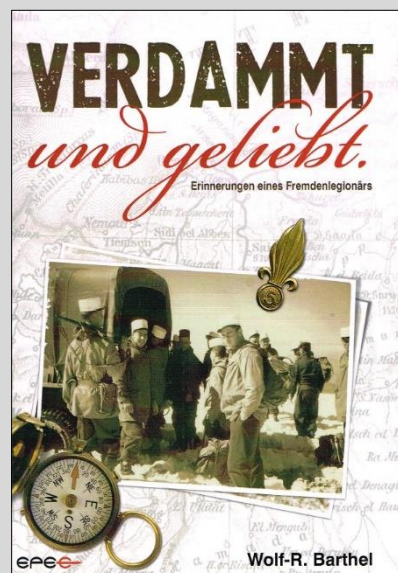




Plusieurs extraits des souvenirs de Wolf-R. Barthel du 5^e R.E.I. se trouvent déjà dans le nouveau livre de Roger Vétillard, *La guerre d'Algérie, une guerre sainte ?*

Voici des extraits supplémentaires de ce livre avec des informations inédites (en français)

avec l'aimable autorisation de © EPEE-EDITION (Kehl am Rhein).



Le raid avorté du 5^e R.E.I. contre un camp d'entraînement de l'A.L.N. en Tunisie

Fin 1958, des compagnies de légionnaires du 5^e R.E.I. arrivent au barrage électrifié le long de la frontière tunisienne pour faire un raid contre un camp d'entraînement de l'A.L.N. en Tunisie.



Première inspection derrière le barrage la veille du raid



Préparation du raid la veille – 5^e R.E.I.

© epee-edition

À 2 heures du matin, les légionnaires se mettent en marche et, après environ quatre heures, arrivent à un camp d'entraîne-

ment de l'A.L.N., l'encerclent et préparent leurs mortiers et lance-roquettes pour l'attaque :

En dépit du froid de canard qui régnait, j'avais chaud comme un Finlandais dans son sauna. J'ai eu encore plus chaud en voyant sortir deux fellouzes d'une des baraques et commencer à réveiller la ou les compagnies avec leurs sifflets à roulette. [...].

Une demi-heure plus tard, l'un des fellouzes sifflait à nouveau. Maintenant, ils sortaient de leurs baraques. Je n'osais pas les



La prière au maquis – © Historia Magazine n° 379, page 8 – coll. particulière

compter, il y en avait de plus en plus. Puis un ordre et tous se sont mis en rang – comme chez nous, pensai-je. Seulement, ils étaient **tous tournés vers le soleil levant**. Ensuite, j'ai vu s'approcher un **type enturbanné** qui s'est mis devant eux et a **commencé à prier**. Au moins, on le devinait par ses gestes parce qu'on n'entendait que des bribes, et tout en arabe. **Tous les autres ont repris la prière en chœur et se sont jetés par terre en direction de l'est**. J'étais de plus en plus nerveux. **Même les quatre sentinelles aux quatre coins du camp étaient allongées par terre maintenant**. Et nous, rien. Qu'est-ce qui se passait ? Étions-nous là juste pour observer ? Moi, en tant que petit légionnaire, je comprenais encore moins que les sous-officiers qui, eux aussi, avaient l'air complètement déboussolés.

On a encore vu que les fellouzes **hissaient le drapeau**, puis on a reçu l'ordre de nous replier sans tarder. Sur le chemin du retour, j'ai vu de vieux et de jeunes légionnaires aguerris les larmes aux yeux. Je ne savais pas trop comment le prendre. D'une part, c'était la possibilité d'anéantir toute une unité, de l'autre, je me

suis dit que nous aurions eu certainement aussi des pertes. En sortant de la forêt, on les a entendus : trois avions de tourisme monomoteur transformés en "chasseurs" et à l'emblème national de la Tunisie piquaient à plusieurs reprises sur nous. C'était vraiment trop grotesque, mais chacun d'eux avait deux bombes fixées sous les ailes. La 4^e compagnie, qui était restée à mi-chemin entre le barrage et le camp d'entraînement pour couvrir

notre retraite au cas où nous aurions été poursuivis par nos adversaires, était déjà arrivée du côté algérien, et nous courions comme des lapins. Quelle honte ! Mais au moins, les fellouzes ne nous tiraient pas dessus puisque, eux non plus, ils n'avaient pas officiellement le droit de se trouver en Tunisie. (Barthel 2012 : 94s.) [souligné par nous]

Les premiers *Petits Livres rouges* ["Mao-Bibel"] en français et en arabe¹ :

À ce moment-là [avril/mai 1959], nous avons trouvé également les premiers *Petits Livres rouges* [en allemand : "Mao-Bibel"] en français et en arabe. Des médicaments et des pansements made in RFA et RDA. C'est pour cela que je n'ai jamais pu saquer le tré-

sorier de la rébellion décédé qu'on appelait Ben Wisch, le député du SPD et porteur de valises de la rébellion Wischnewski pour qui j'éprouvais une haine profonde. [...]. (Barthel 2012 : 130)

La découverte du poste de commandement du colonel Amirouche (A.L.N.) :

Peu de temps après l'intervention du 5^e R.E.I. pour capturer le chef de la Wilaya 3 de l'A.L.N., le colonel Amirouche, Barthel

signale d'autres accrochages et la découverte du poste de commandement d'Amirouche :

Plus tard, nous avons eu encore des accrochages avec les restes de la Wilaya 3 dans la forêt de Yakouren², et nous avons découvert son PC, un hôpital avec de jeunes infirmières et des camps avec des blockhaus et des bunkers dans le Djurdjura que nous

avons enfumés. Quelques épouses des fellouzes se sont défendues vaillamment, "comme des hommes", d'autres paraissaient plutôt soulagées que toute cette merde soit terminée. (Barthel 2012 : 130)

La découverte de médicaments et de pansements made in R.F.A. et R.D.A. et d'un hôpital dans une grotte :

À ce moment-là [avril/mai 1959], nous avons trouvé [...] des médicaments et des pansements made in RFA et RDA. C'est pour cela que je n'ai jamais pu saquer le trésorier des fellouzes décédé qu'on appelait Ben Wisch, le député du SPD [parti social-démocrate] et porteur de valises de la rébellion Wischnewski pour qui j'éprouvais une haine profonde. [...]. (Barthel 2012 : 130)

La 9^e Compagnie et la future 4^e Compagnie du TAC 2 ont trouvé dans une grotte un médecin allemand et quelques infirmières

originaires de la RDA. Cette immense grotte était même équipée d'une table d'opération, de lampes et d'instruments chirurgicaux très sophistiqués. Un groupe électrogène était là pour fournir le courant qui, selon des déclarations de fellouzes prisonniers, n'était mis en marche que pour les interventions chirurgicales les plus délicates. (Barthel 2012 : 130)

[Barthel signale pour **TAC** : *Troupe aéroporté de combat*, Barthel 2012 : 124]

Les P.I.M. :

Barthel parle longuement des **P.I.M.** (*Prisonniers et Internés militaires*) des musulmans trouvés sans papiers lors des contrôles, qu'on arrêtaient et qu'on envoyait au 2^e Bureau d'où ils revenaient avec l'ordre de ne pas les lâcher avant la fin des vérifications ce qui pouvait durer très longtemps (jusqu'à 18 mois !) ; en attendant, ils les gardaient comme prisonniers et

ils servaient de porteurs d'armes lourdes (mortiers 60 mm, canons sans recul 57mm) et de munitions (obus, grenades, etc.) lors des opérations. Barthel signale que quand ils finissaient de les relâcher, ils refusaient de partir et les imploraient de pouvoir rester puisqu'ils s'estimaient compromis et savaient qu'ils seraient éliminés par le F.L.N. :

Quand nous avons quitté Beni Mester, on les a tous renvoyés chez eux. Mais aucun d'eux ne voulait rentrer. On avait cru d'abord que c'était à cause de la bonne alimentation chez nous, jusqu'à ce qu'un Pied-Noir, qui avait grandi parmi les Arabes dans les bidonvilles [sic] de Bab-el-Oued à Alger, nous a expliqué pourquoi : ils ne voulaient pas partir parce que ce serait quasiment leur condamnation à mort. Parce que, chez les fellouzes, ils passaient pour des traîtres qui avaient chanté et raconté tout ce qu'ils savaient, ce qui n'était vrai qu'en partie.

Quelques-uns chantaient comme les oiseaux. D'autres ne disaient rien parce qu'ils ne savaient rien. Ceux qui ne disaient rien, mais savaient bien plus qu'ils n'avaient, on les détectait très

vite. C'étaient surtout les barbus. Quand, en plus, ils faisaient la prière plusieurs fois par jour et qu'ils donnaient des ordres dès qu'ils ne se croyaient pas observés, on pouvait être sûr à 75 pour cent qu'ils appartenaient au noyau dur des fellaghas.

C'est la première fois que j'éprouvais une sorte de compassion pour ceux qui couraient après nos GMC en criant jusqu'à leur total épuisement. J'imaginai la même scène avec les harkis quand le dernier bateau militaire français a appareillé et que le gouvernement français, sans broncher, laissait en rade ses anciens soldats algériens, les harkis en les condamnant ainsi, eux et leurs familles, à la mort. (Barthel 2012 : 88)

¹ Information confirmée par plusieurs autres légionnaires selon les recherches de l'éditrice Helen Sommer (Epee-Edition) pendant la préparation du livre de M. Barthel. D'ailleurs, Helen Sommer m'a signalé, le 16 mars 2020, qu'à l'époque, elle avait fait de vastes recherches sur les sites (dont l'accès est/était très souvent limité aux anciens légionnaires inscrits) et que toutes les informations de Barthel avaient été confirmées par d'autres légionnaires engagés en Algérie.

² Yakouren : le camp de base du 5^e R.E.I. (Barthel 2012 : 124)

Des observateurs de l'armée américaine accompagnant le 5^e R.E.I. :

Après son arrivée en Grande Kabylie, le 5^e R.E.I. est engagé dans l'opération Jumelles, une des plus importantes et décisives

Toutes nos interventions étaient hélicoptérées. Parmi nous se trouvaient des membres de la US-Army comme observateurs de nos interventions hélicoptérées. Ils voulaient observer ces interventions en temps réel, pour pouvoir plus tard les effectuer au Vietnam de la même manière. Puis, fin juillet jusqu'en août, on nous envoya dans le Hodna, *Opération "je ne me rappelle plus le nom"*,

de la guerre d'Algérie. Barthel signale la présence d'observateurs militaires américains :

où nous chassions les katibas de la Wilaya 1 jusqu'à leur anéantissement total. [...] Puis quelques petites opérations avec le 4^e et 3^e R.E.I. et le 2^e R.E.C. et nos paras dans l'Aurès ou les Némentcha. Mais sans grand succès. Puis retour à Yakouren où se trouvait notre camp de base. (Barthel 2012 : 123s.)

La situation en Algérie après le 19 mars 1962 (accords d'Évian) :

Tous les trois [des soldats appartenant à sa compagnie, blessés dans un accident de voiture] ont été immédiatement transférés à Tlemcen, mais là, on n'a pas voulu d'eux. Parce que tout, même l'hôpital extrêmement bien équipé, était aux mains de "l'armée de libération" algérienne. Et tout, vraiment tout dans la vie quotidienne, était le pur chaos. Et c'était comme ça aussi dans les

villes. On refusait de soigner les Européens en dépit des accords d'Évian. On les renvoyait avec des explications et des excuses cousues de fil blanc. Même quand il s'agissait d'accidents graves, on renvoyait les Européens et les militaires en dépit des disponibilités bien existantes. (Barthel 2012 : 322s.)

L'abandon des harkis : "J'ai honte que la France ait abandonné ses soldats les plus fidèles."

Quand commençait la chasse aux harkis, [308//309] les soldats indigènes francophiles qui, dans des harkas, se battaient pour la France, des milliers d'entre eux furent massacrés. Des femmes et des enfants, des tribus entières furent assassinées, même sous les yeux de la gendarmerie. Nous n'avions pas le droit d'intervenir et nous devions rester dans les montagnes. Les autres régiments avec des casernes devaient rester dans leurs casernes et n'avaient pas non plus le droit d'intervenir. Aujourd'hui encore, j'ai honte que la France ait abandonné ses soldats les plus fidèles qui

s'étaient déjà battus pour la France dans les deux guerres mondiales et en Indochine.

La plupart d'entre eux étaient hautement décorés, mais cela n'avait plus aucune importance. Plus tard, tout s'est encore aggravé. On refusait à ces gens fidèles d'entrer en France avec leurs familles bien qu'on sache parfaitement que c'était les envoyer à une mort certaine. Et c'est ce qu'on appelle respecter la justice et maintenir le droit ! Qu'est-ce que ça me dégoûte ! (Barthel 2012 : 308s.)

La population civile musulmane comme bouclier humain :

"La guerre est une grosse merde et ce sont toujours les civils qui en bavent le plus" (212) : ce constat se trouvera confirmé par une autre expérience qui restera dans sa mémoire comme

Une embuscade en pleine nuit. Après que les fellaghas s'étaient fait prendre dans nos embuscades à deux reprises, ils ont établi un plan atroce. Ils ont cueilli des vieux, des femmes et des enfants dans un village à proximité, les ont envoyés sur la piste pour pouvoir les suivre et se déplacer en toute sécurité d'un lieu à un autre. S'il n'y avait pas d'embuscade, pas de problème, mais ils se sont fait prendre dans la nôtre. Nous, on n'entendait que le bruit des pas et quand on pensait avoir les rebelles exactement devant nous, on a ouvert le feu. Après les premières salves, on a entendu crier les femmes et les enfants. Le vieux a tout de suite crié « *Arrêtez de tirer !* » Mais tu sais bien que cela prend un

"un de mes pires cauchemars" et qui renforcera encore son dégoût et son mépris pour les fellaghas qui prennent "des vieux, des femmes et des enfants" comme boucliers humains :

certain temps. On a dû supporter les gémissements et les plaintes jusqu'au petit matin. Dans l'obscurité la plus complète, le vieux n'a permis à aucun de nous de descendre jusqu'à la piste parce qu'il croyait que les fellaghas n'attendaient que ça et qu'on allait tomber dans un guet-apens. Au petit jour, nous avons enfin vu l'ampleur des dégâts. Heureusement que l'armée française a envoyé des hélicoptères pour évacuer les blessés. Je n'arrive toujours pas à comprendre comment on avait pu obliger un tel nombre de personnes de tout âge à marcher calmement sur la piste en pleine nuit et comment elles ont réussi à le faire. C'est un de mes pires cauchemars. (Barthel 2012 : 224s.)

Des civils massacrés par l'A.L.N. : "Pourtant c'étaient bien des musulmans !"

C'est début 1958, au camp de formation du Kreider, près de Saïda, que le jeune Barthel (il vient d'avoir 18 ans, sa date de

En pleine nuit, on nous a réveillés brutalement. C'était l'affolement général. [...] Puis deux GMC sont arrivés dans la cour et nous sommes montés. Après une dizaine de minutes qui nous paraissaient une éternité, nous sommes arrivés. Il y avait déjà des soldats réguliers sur place qui étaient devant un car et discutaient. On a reçu l'ordre de sécuriser le car dans un périmètre de 50 m. Puis l'adjudant Rossato est venu et nous a menés par groupe de quatre jusqu'au car.

naissance ayant été truquée pour lui permettre de s'engager) va vivre un cauchemar qui le poursuivra durant toute sa vie.

J'avoue que j'ai d'abord vomi et qu'ensuite, j'ai pleuré.

Il faut savoir que quand j'avais six ans, on m'a libéré d'une cave dans laquelle j'étais resté enseveli pendant 12 heures après un bombardement où notre immeuble à Berlin avait été touché. Je devais par la suite passer avec ma mère à travers d'innombrables cadavres brûlés, dispersés dans les rues et les immeubles qui étaient encore en flammes. Mais ces crimes pervers dépassaient tout ! Il n'y avait pas de survivants, même deux enfants, des

femmes et un bébé gisaient sur la route, massacrés, défigurés. Je n'avais jamais cru possible, je n'avais jamais imaginé que l'on puisse commettre de telles atrocités. Comment était-ce possible que des êtres humains puissent se comporter envers d'autres êtres humains avec une telle sauvagerie ? [...].

Je ne veux pas raconter d'autres exemples de la cruauté de ces bêtes sauvages, parce que, de toute façon, aucune de ces "belles âmes bien-pensantes" ne me croirait ou plutôt voudrait me croire. Ces images sont restées comme une brûlure indélébile dans mes souvenirs : ceci explique certainement la haine que j'éprouve aujourd'hui encore pour tout ce qui émane de près ou de loin de cette espèce d'énergumènes. J'essaie depuis 50 ans déjà de venir à bout de cette haine, de devenir plus tolérant. Je n'y arrive pas. C'est peut-être parce que, au plus profond de moi-même, je ne le souhaite même pas. Quoi qu'il en soit, dès qu'un Algérien ou un Arabe s'approche de moi, j'ai la chair de poule, je sens la chaleur monter en moi, jusqu'à mes cheveux. Ce n'est même pas la peine que je le voie, je le sens avec chaque fibre de mon corps !

Désormais, le soir dans nos lits, nous discutons sans fin de ce que nous avons vu. Nous brûlons tous d'envie de nous venger de ces criminels. [...]. C'était une haine profonde, sans limites. Il m'était impossible d'oublier ce que j'avais vu. C'est une de ces histoires qui se sont profondément incrustées dans ma tête et dans mon âme. Pourrai-je jamais l'oublier ?

Ce qui m'irrite aujourd'hui encore, c'est le fait qu'il n'existe que des documents sur la torture, les massacres et la cruauté de l'armée française et notamment de la Légion étrangère. Essayez de

À la fin de son livre, Barthel revient sur ce massacre de l'A.L.N. :

Ils les ont tous tués, même un bébé ! Tous les enfants, les femmes et bien sûr tous les hommes. Je ne veux pas entrer dans les détails pour vous décrire tous les actes barbares et sadiques auxquels ils se sont laissé aller envers les voyageurs encore vivants. Moi, en tant que blanc-bec encore en formation, j'étais complètement

D'ailleurs, Barthel signale à plusieurs reprises que tous les suspects relâchés ainsi que la population des villages où les légionnaires s'étaient installés clandestinement pour "cueillir" des rebelles venus la nuit pour se ravitailler, étaient voués à une mort certaine étant donné que le F.L.N. supposait qu'ils l'avaient trahi et pour ensuite accuser "l'armée, les méchants légionnaires" d'être responsables de ces massacres (Barthel 2012 : 212).

À la Légion, on rembourse une dette, même aux Arabes !

Près de Yakouren, où l'unité de Barthel était stationnée lors de la chasse à Amirouche, les légionnaires sont tombés sur un petit village où il y avait un épicier arabe qui faisait crédit à condition de signaler son nom. Barthel et ses camarades se font enregistrer sous des noms fantaisistes :

Mon nom, c'était Walter Ulbricht. Mon ami Werner était Gustav Gans [= Gontran Bonheur, cousin de Donald Duck], Johnny s'appelait désormais McNamara, et, dans d'autres compagnies, il existait un certain Hermann Göring et bien d'autres encore. [...]. En quittant le camp quelques semaines plus tard, nous avons "oublié" de payer nos dettes, bien évidemment. L'épicier se présenta auprès de l'adjudant de notre compagnie. Quand il lui a demandé les noms des débiteurs, l'Arabe a sorti une feuille et lui a lu dans un français très approximatif tous les noms. J'ai cru que l'adjudant allait exploser. Il l'a traité de sale bougnoule et lui a deman-

trouver des images des sauvageries de ces prétendus "combattants de la liberté" dans les médias. J'ai cherché sans cesse, je n'ai rien trouvé.

En ce qui me concerne, je n'ai jamais eu connaissance que l'armée ait massacré tout un village, hommes, femmes, enfants et le bétail entier. Je n'ai jamais eu connaissance que les légionnaires aient coupé le nez, les oreilles, la langue et les parties génitales de leurs adversaires ou des civils. Je n'ai jamais vu des soldats couper aux enfants et aux femmes les jambes ou les bras à coups de hache. Mais je peux attester sur l'honneur que nos "honorables" adversaires le faisaient ! Ainsi, aujourd'hui encore, on continue à mentir, à manipuler l'Histoire et on attribue "la sale guerre" exclusivement à la Légion et aux bérets rouges. Bien entendu, nous n'étions pas des enfants de chœur !

Le Grec [un légionnaire ami polyglotte] n'a pas pu digérer ce qu'il avait vu cette nuit. Déjà sur le chemin du retour, il a commencé à prier en grec. On voyait qu'il priait parce qu'il n'arrêtait pas de se signer. Cette nuit l'a achevé. Il a perdu son cerveau. Des camarades qui étaient avec lui à l'endroit du massacre disaient plus tard qu'il n'avait ni vomi ni bougé. Il paraissait regarder sans rien voir, il était comme en transe. C'est peut-être pour cela qu'il a déconné. [...]. Son état s'est empiré chaque jour et il priait dans différentes langues en fonction de la personne qui était avec lui. [...] Il a fini par refuser de manger, il parlait de moins en moins, il maigrissait. Il y avait dans ses yeux un regard bizarre comme s'il avait fumé un pétard trop fort. Finalement, il a été transféré à notre infirmerie. (Barthel 2012 : 31s.)³

ahuri parce que les voyageurs furent tous massacrés sans exception : **Pourtant c'étaient bien des musulmans et donc leurs compatriotes !** Cela est resté une de mes pires expériences que je n'ai jamais réussi à comprendre. Pourquoi avoir fait cela ? (Barthel 2012 : 225) [souligné par nous]

dé s'il voulait se foutre de sa gueule tout en le frappant avec sa canne. [...]. Quand notre chef de section nous a demandé qui avait des dettes auprès de l'Arabe, personne ne l'a avoué. Il nous a fixés des minutes durant jusqu'à ce qu'on ait baissé les yeux. Puis il a donné 100 NF au caporal allemand et lui a dit de les apporter à l'Arabe. A nous, il a dit que nous devrions lui rembourser l'argent lors de la prochaine solde. On a râlé. Mais il était comme ça, le vieux. On rembourse une dette, même aux Arabes. (Barthel 2012 : p. 131s.)

³ Barthel signale que son camarade grec aurait été transféré dans un hôpital psychiatrique à Saïda et qu'il ne l'a plus jamais revu.

Des prostituées musulmanes au "Puff"



Barthel signale également que de temps en temps, on installait des tentes pour un bordel et qu'on mettait à "l'entrée" un panneau avec l'inscription "Puff" (terme familier en allemand pour "bordel") où travaillaient des prostituées musulmanes dont une au nom de Halima Aisha (163).

Barthel explique que dans les bordels militaires travaillaient exclusivement des prostituées musulmanes – les *Fatimas* ("fathmas") – dont une s'appelait "Halima Aisha", âgée (en 1956) d'à peine 16 ans

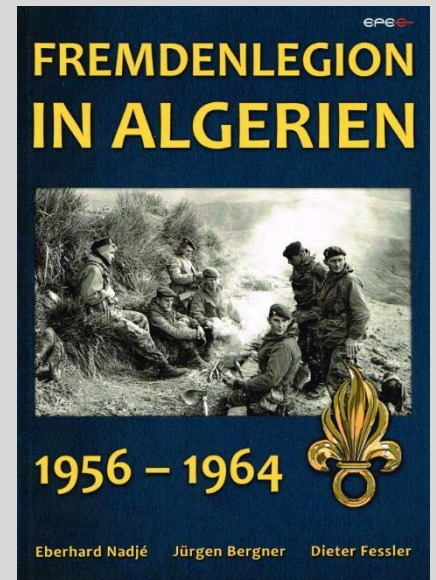
(Barthel 2012 : 11, 50, 163). Effectivement, sur une des photos [à gauche], on voit qu'il n'y a que des femmes musulmanes dans cette "équipe" avec, au milieu, "Betty, die Puffmutter" ("Betty, la mère du bordel").

En revanche, Barthel parle aussi de "passes" dans un bordel à Saïda tenu par des Arabes. Et il raconte que, dans un de leurs camps, lui et ses camarades, "on apprenait à nager aux filles qui venaient le plus souvent des montagnes" (Barthel 2012 : 312).





Plusieurs extraits des souvenirs de
**Eberhard Nadjé, Jürgen Bergner
 et Dieter Fessler**
Légion étrangère en Algérie : 1956-1964
 se trouvent déjà dans le nouveau livre de
Roger Vétillard,
La guerre d'Algérie, une guerre sainte ?
 Voici des
 extraits supplémentaires de ces souvenirs
 avec des informations inédites
 (en français)
 avec l'aimable autorisation de
 © EPEE-EDITION (Kehl am Rhein).



Les musulmans et l'interdiction de manger du porc et de boire du vin...

Eberhard Nadjé intègre d'abord la 3^e C.P. du 4^e R.E.I.⁴, stationnée à Bir-el-Ater (Nadjé 2014 : 37). Il raconte par la suite qu'après une tentative de désertion irréfléchie sous

J'étais assez surpris qu'on ait continué à me traiter comme un détenu normal, mais je me suis dit que c'était certainement la règle.

Arrivé à Tébessa, on m'a fait monter immédiatement dans un autre véhicule et transféré du quartier général du régiment dans une prison régulière de l'armée française qui se trouvait plus près du centre-ville. Là, j'ai dû descendre, on m'a remis aux sentinelles et j'ai pu m'installer dans une prison assez "compacte". [...].

Nous étions environ 20 détenus au total, dont quatre légionnaires et un musulman, le reste des appelés tout à fait

l'emprise de l'alcool et vite abandonnée, il retourne à la caserne où il est appréhendé et transféré dans une prison militaire de l'armée française où il croise deux musulmans :

ordinaires. [...]. Les repas étaient bons mais quand même pas de la même qualité qu'à la Légion. Là, on avait par exemple de la choucroute à l'alsacienne ou du cassoulet, mais toujours, bien entendu, avec du porc. Notre musulman semblait apprécier énormément cette alimentation pas tout à fait conforme aux préceptes du Coran. Enfin, au moins jusqu'au moment où un nouveau musulman a été interné. Ce sacré opportuniste a commencé immédiatement à refuser tout ce qui était "hallouf", donc du cochon, et il a même renoncé au vin rouge. D'autant mieux pour nous qui en avons profité pleinement. (Nadjé 2014 : 53s.)

Les harkis comme *choufs*

C'est le 25 mai 1960, près de Guelma / Soukh Arras, au barrage électrifié. La nuit, après des combats, les hommes de la 3^e C.P. laissent passer trois individus qui parlent arabe : défense absolue de tirer. Le lendemain, leur capitaine leur explique qu'il s'agissait de *choufs*, "des guetteurs qu'on dé-

posait à un moment donné en pleine campagne, qui se cachaient, transmettaient leurs observations par radio et étaient récupérés quelques jours plus tard à des endroits discrets. Les trois Arabes qu'on avait laissé passer pouvaient être des harkis." (Nadjé 2014 : 166)

Un ton bien ironique envers les "fellouzes musulmans"...

En avril 1960, Dieter Fessler, membre de la 1^{ère} Compagnie de service du 1^{er} R.E.P., se trouve dans la région de Mondovi. Sa compagnie est envoyée dans une opération contre

"plusieurs groupes de fellouzes" pour monter des embuscades (Fessler 2014 : 332s.) :

Au bout de trois jours d'embuscade, vers 11 heures de la matinée, on a entendu des rafales de pistolets mitrailleurs et de mitrailleuses d'un de nos groupes voisins. Et déjà on a vu courir vers nous un groupe assez important de fellou-

zes, tous armés de fusils de chasse. Ils avaient certainement organisé une chasse aux sangliers pour décimer ces bêtes que leur religion considérait comme impures et infidèles.

Un fellouze surgit, m'aperçoit et s'écroule. Certainement

⁴ Compagnie portée de la Légion étrangère.
 R.E.I. : Régiment étranger d'Infanterie (voir aussi l'explication des sigles à la fin).

un arrêt cardiaque à la suite d'un surmenage. Après que 14 fellouzes de cette chasse organisée ont succombé également à un "arrêt cardiaque" pendant que notre groupe n'a eu aucun dégât, aucun mort ni blessé, on s'est occupés d'eux. Le mien avait un fusil de chasse belge calibre 12 sur lui, une arme merveilleuse. [...]. Un sanglier aurait certainement été ravi s'il avait été tué par un tel fusil. Malheu-

La nuit, Hipolito demande à Fessler de bien cacher tout l'argent qu'il a pris dans le sac du chef F.L.N. Le lendemain

Le capitaine accusait Hipolito d'avoir subtilisé l'argent. Parce qu'on avait fiché minutieusement tout le contenu du sac du chef de la tribu des fellouzes – combien d'argent un tel avait donné que ce soit librement ou sous pression. Mais Hipolito jurait qu'il était un homme d'honneur andalou et qu'en tant que légionnaire d'honneur et de fidélité, il ne ferait jamais une telle chose. Le capitaine lui a répondu sèchement que déjà il ne faisait pas confiance à un légionnaire

reusement, il paraît que les fellouzes nous prenaient aussi pour une espèce de sanglier et ne se seraient pas gênés pour nous massacrer avec de tels flingues.

Près de Hipolito se trouvait le chef de la tribu des fellouzes. Il avait un gros sac sur lui, avec beaucoup de papiers et de plans et possédait un revolver russe, marque Nagant avec barillet à 7 chambres. (Fessler 2014 : 334)

matin, Hipolito est convoqué chez le capitaine et deux membres du Deuxième Bureau :

avec trois années de service et encore moins à celui qui, comme Hipolito, avait six années de service à son actif et que ce ne serait vraiment pas une belle image que de voir que 80 pour cent des légionnaires marchant à travers l'Algérie étaient manchots. Ensuite, Hipolito a dû se mettre à poil. On a fouillé ses vêtements. [...]. Mais l'argent, c'est moi qui l'avais, à peu près 2200 marks, à l'époque, pour nous, c'était un véritable trésor. (Fessler 2014 : 336s.)

Un soldat de l'A.L.N. avec des billets tunisiens

Après sa tentative de désertion, Eberhard Nadjé, au camp de Chegga, est muté de la 3^e à la 2^e compagnie. Il raconte que l'homme qu'il a tué d'une seule balle (son pistolet mi-

[...] un rebelle en uniforme. La moitié de son thorax manquait. Soit j'avais atteint une grenade à main qui avait explosé, soit il s'est fait exploser lui-même au moment où j'avais tiré sur lui. De toute façon, il avait un pistolet sur lui

trailleur s'était enrayé à cause du sable dans le désert, pendant une opération dans la région de Biskra) était

ainsi qu'une mallette avec des papiers apparemment importants et beaucoup d'argent, des billets tunisiens. (Nadjé 2014 : 69s.)

Charles De Gaulle : "Karl der Gaul", "Charles la Rosse"

Eberhard Nadjé signale qu'en automne 1960, il se trouvait avec la 2^e compagnie du 4^e R.E.I. dans un camp près de

À un moment donné, en octobre ou novembre, dès qu'on se trouvait dans un bistrot de Guelma, on tombait systématiquement sur Édith Piaf qui nous poursuivait littéralement. Bien entendu, on connaissait déjà ses merveilleuses chansons qui passaient souvent à la radio dans les restaurants. Mais là, c'était vraiment du nouveau : "Non, rien de rien, non, je ne regrette rien." Ça, c'était vraiment une chanson qu'on aimait écouter. Le barman l'accompagnait en sifflant, Madame la chantait également. Par la suite, cette chanson

Guelma. C'est à ce moment-là qu'il évoque les chansons d'Edith Piaf et "Karl der Gaul", le général De Gaulle :

est devenue l'hymne de la résistance contre la politique de Karl der Gaul, qui était en train de livrer l'Algérie aux griffes du FLN. "Karl der Gaul" [= "Charles la Rosse", le mot allemand "Gaul" signifiant "rosse", "canasson", "vieux cheval"] comme Charles de Gaulle fut appelé irrespectueusement dans les rangs des légionnaires germanophones, n'avait plus tellement une bonne réputation parmi nous après son aria de pacification dont nous avons fait connaissance notamment à Chegga. (Nadjé 2014 : 199s.)

Et encore les bordels militaires : la chaude pisse et "les fellaghas au mât"

Dieter Fessler signale que les légionnaires ayant attrapé des maladies dans les bordels d'Alger (au lieu d'aller dans

Quand le capitaine Forissier, qu'on appelait couramment le capitaine Chaudépisse, a appris que dix légionnaires avaient attrapé la chaude pisse et que deux d'entre eux "avaient des fellaghas au mât" comme on appelait les morpions, il a perdu encore une fois son sang-froid. Il nous a traités d'espèces d'abrutis dont le comportement risquait de dégrader

un bordel militaire), étaient sévèrement punis après s'être présentés au médecin :

sensiblement notre combativité et ne visait qu'à nuire au service médical de l'armée française. Et il nous signala que l'armée française avait installé exprès pour nous, les conards, des bordels militaires à Zéralda justement pour éviter de telles maladies. (Fessler 2014 : 344)

Début mai 1961, Eberhard Nadjé rentre dans le camp de Toustain (près de Bône), où, en tant que caporal-chef, il organise le ravitaillement de sa compagnie, la 5^e Compagnie du 4^e R.E.I., à partir du 10 juin 1961. Les différents groupes de la 5^e CP du 4^e R.E.I. ont la mission de surveiller le barrage électrique près de Bône pour empêcher des infiltrations de

La famille Ascopardi, originaire d'Italie, avait émigré en Afrique du Nord il y a plusieurs générations déjà. Le père de Michèle était fonctionnaire aux C.F.A. (Chemins de Fer d'Algérie) et se trouvait dans une situation assez aisée. On m'a posé directement des questions par rapport à un incident auquel mon groupe était directement lié. On m'a dit sans ambages qu'en début d'année, une unité de l'armée française avait tiré sur des civils français dans une rue à l'ouest des grands boulevards.

Quand j'ai compris que c'était exactement l'intervention à laquelle j'avais participé, j'ai rectifié le tir⁵. Primo : c'était bien mon groupe avec un fusil-mitrailleur. Secundo : je n'ai pas donné l'ordre de tirer sur les civils, mais de tirer quelques rafales en l'air. Tercio : j'ai donné l'ordre d'ouvrir le feu parce qu'un civil a sorti un fusil qu'il avait caché sous son manteau. Personne n'a été blessé et la manifestation a été dispersée.

Silence gêné. Puis, monsieur Ascopardi a dit :

– Ce n'est pas ainsi qu'on nous a raconté cette affaire, mais je te crois parce que, effectivement, il n'y a eu ni mort ni blessé.

Et puis il a continué :

– Mais comment ça va se terminer, tout ça ? Qu'est-ce qu'il fait avec nous, cet idiot à Paris, nous qui vivons ici depuis une éternité ? Où devons-nous aller, si on laisse l'Algérie devenir indépendante et qu'il n'y a plus de place pour nous ici ? Nous ne pourrions pas partir en Italie, il n'y a pas de place pour nous là-bas. Et qu'est-ce qui se passerait en France ?

Cette présentation de l'actuelle situation m'a pris complètement à contre-pied. Jusqu'à ce moment-là, je ne m'étais

soldats de l'A.L.N. Il se rend de temps en temps chez Michèle, une jeune Française d'Algérie dont il a fait la connaissance à l'hôpital où on soignait ses blessures reçues lors des combats de Souk-Ahras. La famille de Michèle l'accueille à bras ouverts dans son appartement à Bône.

Après le goûter, c'est l'heure de parler politique :

jamais aperçu de la peur existentielle de la population européenne. J'étais d'autant plus consterné. J'ai essayé de les consoler en disant que tout allait bien se terminer, mais ce n'était vraiment pas le bon moyen pour dissiper leurs inquiétudes. (Nadjé 2014 : 234)

Chez les commerçants, avec qui j'avais affaire, on discutait sans cesse de politique. Je suis plutôt resté en marge de tout cela et j'ai juste pu me faire une idée de l'énerverment et des soucis des Français d'Algérie. On pestait contre De Gaulle et toute cette bande parisienne à tout va. On fabulait toujours sur une invasion de la France et qu'on devrait achever cette bande d'imbéciles. Et cela en dépit de l'échec lamentable et regretté par tout le monde du putsch des généraux, fin avril.

Cette critique et ces reproches ne me faisaient ni chaud ni froid, mais ne nous étions-nous pas posé à peu près la même question il y a peu de temps, nous aussi : "Que va devenir la Légion ?"

Dans les rues de Bône, les corsos de voitures continuaient à circuler en claxonnant pertinemment "Al-gé-rie-fran-çaise", mais bien plus intensément qu'il y a quelques mois encore. Nous étions dans une phase où personne ne savait trop comment tout cela allait se terminer. La République avait-elle encore la force de redresser la barre, ou était-ce vraiment beaucoup trop tard déjà ? Notre engagement, tous nos camarades tombés, environ 130 ans de combats presque sans interruptions en Algérie avec tous les sacrifices et victimes sur le plan civil et militaire – tout cela pour des prunes ? Nous connaissons la suite. (Nadjé 2014 : 235)

Dieter Fessler (1^{er} R.E.P.) signale qu'il était impossible de draguer des filles pieds-noirs parce que "pour les filles pieds-

noirs, un légionnaire n'était fréquentable qu'à partir du grade de lieutenant" (Fessler 2014 : 337)

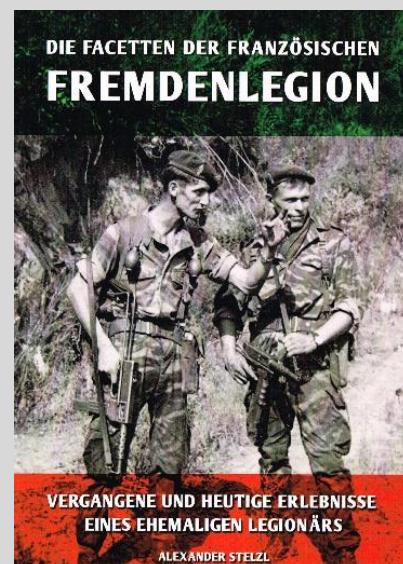
⁵ Nadjé, peu avant, raconte cette même version d'une manière un peu plus détaillée. A la suite des rafales tirées en l'air, les manifestants, plusieurs centaines, qui avaient scandé "Algérie française" et

dont un, effectivement, avait sorti son fusil qu'il avait caché sous son manteau, s'étaient dispersés rapidement (Nadjé 2014 : 206s.).



Plusieurs extraits des souvenirs de
Alexander Stelzl :
Les facettes de la Légion étrangère
 se trouvent déjà dans le nouveau livre de
Roger Vétillard :
La guerre d'Algérie, une guerre sainte ?

Voici des
 extraits supplémentaires de ces souvenirs
 avec des informations inédites
 (en français)
 avec l'aimable autorisation de
 © EPEE-EDITION (Allemagne).



Un massacre commis par les employés musulmans d'une ferme – mutilations et viol d'une jeune fille

L'alarme a été donnée. Cinq hélicoptères Sikorsky étaient déjà en route pour prendre cinq groupes de six légionnaires. À peine étions nous montés, mes cinq légionnaires et moi, que déjà l'hélicoptère était parti. Apparemment, il y avait urgence.

On n'a reçu que très peu d'informations en partant, on a juste appris en passant qu'une ferme avait été attaquée.

Quand on s'est posé, on a tout de suite vu le massacre. C'étaient des Français d'Algérie qu'on appelait Pieds-Noirs dont deux couples de grands-parents, les parents et deux garçons qui avaient à peu près 12 et 15 ans.

Tous étaient couchés par terre, extrêmement mutilés. Je ne veux pas les décrire plus en détail, c'était terrible même pour nous qui avions déjà vu pas mal de choses.

J'ai reçu l'ordre de fouiller minutieusement la ferme avec mon groupe.

Au bout d'un moment, je me suis retrouvé devant un hangar où je suis tombé sur une jeune fille très apeurée, transpirant, les cheveux noirs collés au visage et deux blessures au ventre qui saignaient.

Comme il ne fallait pas perdre trop de temps pour trouver les malfaiteurs, j'ai immédiatement porté la jeune fille aux

hélicoptères où elle serait prise en charge par les infirmiers. Pendant tout le trajet, folle d'angoisse, elle s'est accrochée à mon cou.

Elle avait environ 19 ou 20 ans. C'était la seule survivante et elle fut immédiatement évacuée dans un hélicoptère, accompagnée par un groupe de légionnaires. On a décollé au plus vite avec les autres hélicoptères et on s'est mis à la recherche des meurtriers. On les a vite repérés parce qu'ils avançaient à pied en rase campagne. Ils portaient toutes sortes d'outils et étaient armés de quelques fusils, pistolets et couteaux qu'ils avaient volés aux habitants de la ferme.

Ils étaient 18, tous des ouvriers agricoles de la ferme qu'ils avaient attaquée. On les a encerclés et, quand on est descendus, on les a coincés. Le reste n'était pas très difficile.

Aucun de ces 18 meurtriers n'a survécu. De tels incidents, il y en eu énormément. Il n'est donc pas surprenant qu'on les ait traités très rudement et sans pitié.

Un ancien d'Indochine qui a vécu la chute de Dien Bien Phu et qui a été prisonnier des Vietminh m'a confié une fois, devant le spectacle de civils massacrés, qu'il n'avait jamais vu de telles atrocités pendant la guerre d'Indochine. (Stelzl 2017 : 75s.)

Les collecteurs de fonds de l'A.L.N. ★ Des femmes parmi les soldats de l'A.L.N.

Un jour, on a appris que des Arabes avaient été rackettés par leurs compatriotes, des membres de l'A.L.N., qui collectaient de l'argent pour la « résistance ». Ils se cachaient dans le maquis. Notre section a reçu l'ordre de passer la région en question au peigne fin pour trouver ces individus. Le deuxième jour de notre opération, le pilote d'un avion éclairer nous a signalé de la fumée non loin de notre position. On s'est approché avec beaucoup de précaution de cet endroit où l'on apercevait la fumée et que j'ai été le premier à atteindre avec mon groupe. On a aperçu douze combattants de l'A.L.N. dont une femme, tous en uniforme, qui

campaient sur une clairière, près d'un trou d'eau et avaient fait un feu. On a immédiatement ouvert le feu avec nos pistolets-mitrailleurs et nos fusils semi-automatiques puisqu'on était juste un groupe de six légionnaires.

On n'a pas pu neutraliser immédiatement [80//81] deux de ces soldats qui avaient campé un peu plus loin du feu. Ils se sont sauvés dans les buissons, chacun d'eux avec un sac à la main. Mais comme mon second, un légionnaire de première classe, et moi, nous étions très entraînés, on les a vite rattrapés. A notre grande surprise, on a trouvé beaucoup d'argent dans les sacs. (Stelzl 2017 : 80s.)

Les déserteurs parmi les légionnaires

Quelquefois quand nous arrivions à la frontière tunisienne, il fallait ramasser les **tracts** dispersés la nuit par le FLN et sur lesquels figuraient des appels aux légionnaires à désertre parce qu'ils se battaient pour une mauvaise cause. On leur offrait aussi de les prendre en charge et de les rapatrier avec l'aide de l'A.L.N.

Les légionnaires devaient toujours attendre que tous les tracts aient été récupérés. C'est à ce moment-là seulement qu'ils avaient le droit de descendre de leurs camions et de pénétrer dans le *no man's land* derrière les barrages. (81)

De temps à autre, des légionnaires ont déserté et ont réussi à rentrer en Allemagne. Ceux-là, ils ont **dénigré la Légion étrangère** pour justifier leur lâcheté. J'ai lu dans des magazines des récits mensongers de légionnaires que j'avais connus personnellement à l'époque et je me suis toujours demandé pourquoi on leur accordait le moindre crédit en Allemagne. (Stelzl 2017 : 82)

Les Arabes ont volontiers aidé les légionnaires à désertre quand ils en voyaient puisqu'ils recevaient des "primes de pêche", comme on les appelait. (Stelzl 2017 : 38)

Nos "filles de joie" dans les B.M.C. – un "suicide préventif" ...

La Calle 1961. Dans les B.M.C. (Bordel militaire de campagne/contrôle), il y avait des Arabes, des Françaises, des Italiennes, des Espagnoles mais aussi des Noires africaines. Les femmes se sont toujours comportées d'une manière excellente et nous, on était toujours contents d'elles. Comme on ne pratiquait jamais la contraception, elles nous demandaient toujours de leur donner des cachets de Nivaquine⁶ quand elles tombaient enceintes. Ces cachets, je les ai toujours reçus par boîtes de 1000 pour les distribuer par la suite à nos hommes. (Stelzl 2017 : 83)

Une photo à la page 84, qui montre Stelzl avec une jeune fille arabe.

Légende : "La fille que je tiens dans mes bras est une Arabe de 18 ans. Quand je suis retourné au B.M.C. plus tard, on m'a dit qu'elle s'était suicidée parce que sa famille l'avait répudiée et que cela aurait pu signifier que sa famille l'aurait tuée à cause de son activité au bordel. Elle a alors préféré se suicider."



Les harkis, ces "flemmards" qui refusent de manger du porc

Un jour, un groupe de 14 harkis, ces volontaires arabes, nous a été envoyé avec lequel le sergent et moi, en tant que son second, devons partir en opération contre leurs compatriotes.

Quand nous étions sur le terrain et qu'au bout d'une longue marche à pied, on a fait demi-tour, ces types étaient morts de soif pendant que moi, j'avais toujours gardé ma deuxième gourde d'eau encore pleine à la ceinture. Juste avant de rentrer au bivouac, j'ai vidé cette gourde devant leurs yeux assoiffés. C'était juste une mesure pédagogique parce que désormais, ces flemmards veillaient à emporter une deuxième gourde d'eau.

Moi, personnellement, ces indigènes m'ont extrêmement déçu parce que, pendant mon enfance, j'avais toujours lu les livres de Karl May qui racontait ses expériences dans le désert et qui vantait les qualités des Arabes.

On était également envoyés avec eux dans des opérations en montagne pour dépister des rebelles. Quand il y avait

des échanges de tirs avec les maquisards, j'avais toujours plus de peur d'être touché par derrière que par devant. Ces harkis n'avaient aucune idée de ce qu'ils avaient comme armes et, en plus, ils ne savaient ou ne voulaient pas tirer correctement.

C'étaient de jeunes hommes entre 20 et 25 ans, presque tous mariés à quatre femmes. Nous les envions d'autant plus que leur salaire était plus important que le nôtre. En contrepartie, ils devaient acheter une certaine partie de leurs rations eux-mêmes, étant donné qu'ils ne mangeaient pas celles de nos conserves qui contenaient du porc.

Après l'armistice, des milliers de harkis, considérés comme collaborateurs, furent chassés et massacrés par leurs compatriotes. Ils mouraient souvent avec "le sourire de Mohammed", c'est-à-dire qu'on leur tranchait la gorge d'une oreille à l'autre, et après, ils avaient l'air de rire. Je l'avais vu souvent pendant la guerre. (Stelzl 2017 : 85)

Laghouat – le viol d'une jeune fille arabe par des légionnaires et les conséquences

Le temps de service dans la compagnie saharienne [en 1962] était très ennuyeux jusqu'au moment où il s'est produit un incident qui nous a mis sérieusement en danger.

Le commandant du régiment est venu pour un contrôle de routine de notre compagnie stationnée à Laghouat.

Le chauffeur et l'aide de camp du commandant se sont promenés dans la région. Ils ont vu une petite fille arabe au bord de la route. Ils l'ont tirée dans la voiture, l'ont violée et puis, en roulant, l'ont éjectée. La fille est décédée peu après des suites de ses blessures lors de sa chute.

⁶ Médicament contre le paludisme à base de quinine. Sur l'utérus gravide, la *quinine* provoque des contractions utérines qui,

à des doses toxiques, peuvent entraîner l'avortement. Par erreur, Stelzl signale "Nevacine" au lieu de Nivaquine.

À l'annonce de cet incident, toute la compagnie a été immédiatement mise en état d'alerte parce qu'il y avait déjà quelques centaines d'Arabes qui s'étaient déjà amassés devant le portail de la caserne et qui étaient prêts à tout.

Les deux violeurs ont été amenés au milieu de toute la compagnie rassemblée dans la cour. Ensuite, on a donné carte blanche aux légionnaires pour les punir, une décision qui me semblait tout à fait justifiée.

Après, les deux violeurs étaient méconnaissables. Dès

qu'ils ont été capables de marcher, ils ont été livrés aux Arabes afin d'éviter un conflit majeur. Personne ne sait ce qu'ils sont devenus. L'un d'eux avait même une fille de 12 ans en Allemagne. C'est la seule fois pendant tout mon service qu'une telle bavure s'est produite.

Peu de temps après cet incident, nous avons dû quitter Laghouat parce que la caserne a été remise aux Arabes. (Stelzl 2017 : 119s.)

À Reggane

Quand nous avons fini de charger les camions, la compagnie est partie en direction de Reggane, le centre d'essais nucléaires. Les officiers et sous-officiers étaient logés dans des baraques en aluminium et le reste de la troupe dans des tentes.

Nos opérations étaient soumises à d'importantes mesures de précaution. Les soldats devaient mettre des combinaisons de protection avant de pénétrer sur un terrain contaminé pour contrôler si des personnes indésirables s'y

trouvaient. En dépit de l'interdiction la plus stricte de n'emporter aucun objet, il y avait des idiots qui, ne se rendant pas compte à quel point les rayons radioactifs étaient dangereux, n'obéissaient pas à mes ordres. C'est la raison pour laquelle j'ai souvent contrôlé les tentes avec mon compteur Geiger. Quand je détectais des objets contaminés, les sanctions pleuvaient. (Stelzl 2017 : 121s.)

Offre étonnante d'une prostituée musulmane (dans un B.M.C.)

En décembre 1963, on a reçu l'information que le 4^e R.E.I. serait dissout et que beaucoup d'entre nous, dont moi, allaient être mutés en France pour de nouvelles missions.

Avant de partir pour Marseille, on a fait la fête dans les bars et les bordels. C'est là qu'une Arabe de 18 ans qui était complètement tatouée au visage m'a fait une offre exceptionnelle. Selon toute apparence, d'autres légionnaires lui

avaient raconté ce qu'elle pourrait gagner comme prostituée en Allemagne et notamment à Francfort. Elle voulait que je l'emmène et m'a dit qu'elle travaillerait pour moi à Francfort. Je suis sûr que vu son physique et son visage tatoué, elle aurait eu beaucoup de succès, mais malheureusement, ce n'était pas possible. (Stelzl 2017 : 122)

Sous les ordres du capitaine Marcel Pompidou / Ligne Morice (près de Bône)

Stelzl raconte que le chef de sa compagnie à Bône, la 2^e C.P.L.E. (*Compagnie de pionniers de la Légion étrangère*), était "le capitaine Pompidou [...], l'oncle du futur président

de la République, Georges Pompidou" (Stelzl 2017 : 57)⁷ dont il avait fait connaissance lors des opérations dans la région de Chegga (Stelzl 2017 : 61ss.)

Notre section était logée dans un ancien hangar pour machines agricoles d'une ferme viticole abandonnée [...] avec de gigantesques silos en béton qui étaient encore à moitié remplis de vin rouge. Bien entendu, les légionnaires se sont servis à volonté. Quelques-uns d'entre eux avaient un jerrycane de 20 litres rempli de vin rouge à côté de leur lit. Mais moi, je l'avais formellement interdit dans ma section, parce que, lors de nos opérations à la frontière tunisienne, il fallait que nos soldats soient fiables ce qui n'était pas le cas en état d'ivresse.

Notre mission principale était de surveiller et sécuriser le barrage avec du fil barbelé à haute tension et plusieurs bandes minées du côté algérien pour empêcher que les rebelles s'infiltrerent du côté tunisien. Les rebelles faisaient souvent exploser les barbelés et traversaient ensuite la frontière en petits groupes mais aussi avec plusieurs

centaines de soldats.

On était à six dans les abris, armés seulement de fusils-mitrailleurs dotés d'un système de visée à infrarouge et donc assez impuissants s'ils attaquaient en grand nombre. Quand on était en difficulté, on nous envoyait de l'artillerie, des canons de 105 et 150 mm, et même des avions pour nous venir en aide.

Souvent, on traversait le barrage et on se mettait en embuscade dans le *no man's land* pour détecter des rebelles qui venaient souvent en petits groupes explorer le terrain près de la frontière. On les a pratiquement toujours coincés, mais ces éternelles embuscades dans la nuit étaient dangereuses pour nous aussi.

Les moustiques nous tracassaient extrêmement. Parfois, l'un de nous s'endormait et, en se réveillant en sursaut, il commençait à tirer aveuglement dans le noir. C'était aussi

⁷ Il s'agit bien de Marcel Pompidou, né à Souk-Ahras en 1923 (et dont le père était sous-officier de tirailleurs), qui servait dans le 1^{er} R.E.P. et qui, ayant participé au putsch des généraux comme aide de camp du colonel Antoine Argoud, a été acquitté lors de son procès, le 22 août 1961

(lemonde.fr/archives/article/1961/08/24/le-capitaine-pompidou-est-acquitte_2283542_1819218.html). Stelzl a croisé le capitaine Pompidou pour la première fois lors des opérations à Chegga (Stelzl 2017 : 62s.)

le cas quand on entendait des bruits bizarres. Une fois, quand l'un des légionnaires a commencé à tirer, toute la section l'a suivi. Au lever du jour, c'était la grande surprise :

on avait assommé tout un troupeau de sangliers qui gisaient par terre – et pour cet acte héroïque on ne nous a jamais félicités !



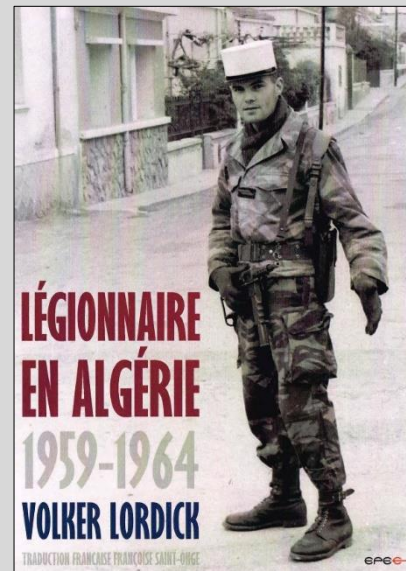
Quelques extraits des souvenirs de Volker Lordick se trouvent déjà dans le nouveau livre de Roger Vétillard :

La guerre d'Algérie, une guerre sainte ?

La version française de ce livre (et la version allemande de tous les autres) peut être commandée sur le site Internet suivant :

www.epee-edition.com

© EPEE-EDITION – Kehl am Rhein



Les mutilations, une expérience traumatisante

Volker Lordick se souvient que pratiquement tous ses camarades étaient profondément traumatisés par les atrocités commises par certaines unités de l'A.L.N. (mutilations, viols...) :

[...] on était une fois de plus confrontés à des morts que les rebelles avaient mutilés, les cadavres de concitoyens arabes qui avaient travaillé avec les Français, ou des fermiers, de professeurs, de policiers, de fonctionnaires européens.

Dans les pires des cas, on leur avait coupé les organes génitaux et on les leur avait mis dans la bouche. Quant à ce qu'on faisait aux femmes, je préfère ne pas le dire. (Lordick 2013 : 77)

Des mercenaires africains dans les rangs de l'A.L.N.

Lordick décrit longuement une opération près de la frontière marocaine en mars 1961 qui se solde par un succès "brillant" et qui confirme le fait que l'A.L.N. se compose "en grande partie de mercenaires d'autres pays africains" :

Et puis, d'un moment à l'autre, ce fut le silence, un silence de mort. Il y eut encore deux ou trois coups de feu et puis plus rien. On appelait de partout les services de santé, et les hélicoptères, des Alouettes et des Sikorski, atterrissaient un peu à l'écart. Certainement, le transport des blessés avait commencé.

J'appris par la suite que l'opération lors de l'assaut avait coûté la vie à deux légionnaires, des caporaux ; il y eût aussi des blessés, mais je ne sais pas combien, pas plus de sept ou huit en tout cas, et, Dieu soit loué, quelques blessés légers dans le reste du bataillon.

Trente minutes plus tard à peu près, nous reçûmes l'ordre de continuer la montée en faisant très attention et en fouillant le terrain à la recherche de fuyitifs ou de blessés de l'ALN. [...] au sommet, en haut, cela sentait la mort, le



sang, l'urine et les excréments humains, la mort héroïque. Dans l'air, un silence pesant, irréel après le fracas du combat.

Les fellaghas tués reposaient allongés sur le dos, le regard vide était dirigé vers le ciel. On les avait tirés par les pieds jusqu'en cet endroit, le haut du corps avec les blessures était nu, le blouson collait sous les aisselles. Nous ne fîmes que jeter un coup d'œil, pas plus, juste pour voir combien ils étaient : quarante peut-être, peut-être plus. Quelque chose nous frappa, c'est que plus de la moitié de ces pauvres diables avaient la peau très foncée, ce qui n'est pas typique pour les Algériens. Mais nous avons déjà constaté que l'ALN se composait en grande partie, c'était manifeste, de mercenaires d'autres pays africains. On les payait bien et on leur faisait croire que c'était un boulot facile de passer les frontières du Maroc ou de la Tunisie pour pénétrer en Algérie.

Grande était alors, on s'en doute, la panique chez ces intrus bien armés mais moins bien formés quand ils découvraient la réalité : être confrontés à la supériorité des unités françaises et surtout aux pros aguerris de la redoutable Légion étrangère.

Plus tard on devait mettre les morts sur des camions pour leur identification par le Deuxième Bureau, le service de renseignements. Où que se trouve ce Bureau, cela ne nous regardait pas, nous n'en avions rien à faire. C'était l'affaire de l'armée française régulière et de ses services.

Nous étions contents que ce soit fini, contents de ne pas être couchés là nous aussi. Nous ne ressentions rien d'autre. Pas de fierté et encore moins de gaieté à cause de la victoire. Qu'une tristesse indéfinissable. Cette tristesse englobait tous et tout, amis, ennemis, morts et vivants, le ciel et la terre gorgée de sang, toute cette terre d'enfoirés.

Demain on rirait à nouveau et on plaisanterait, demain ou après-demain. Car la vie continue avec tout son vécu, cruel ou beau. Et la plus belle expérience pour un soldat, c'est que, malgré la souffrance, il y ait un matin nouveau pour les braves encore en vie, il y ait l'espoir qu'un jour on ne tuera plus

Plusieurs légionnaires s'employaient à rassembler les armes de nos adversaires tombés, blessés ou faits prisonniers et qui gisaient pêle-mêle sur tout le champ de bataille. Et puis il y avait les munitions à ramasser et à porter au dépôt des armes. Le bilan, excellent, allait être photographié et documenté par les services officiels de la Légion.

Le résultat fut classé comme « brillant succès opérationnel ».

Nous apprîmes plus tard que nos adversaires lors du combat faisaient partie d'une katiba qui s'était séparée en deux après avoir remarqué qu'elle avait été découverte. L'autre partie devait subir le même sort que la première, infligé par les légionnaires du 2^e R.E.I. dans les montagnes, beaucoup plus au sud.

Notre compagnie eut encore une demi-heure de marche avant d'atteindre les camions qui nous avaient suivis aussi loin que possible. Les chauffeurs nous saluèrent d'un signe de main, sans un mot ; ils ouvrirent de grands yeux quand ils nous virent sortir du maquis, poussiéreux, silencieux, exténués, la tête baissée. L'opération n'avait duré que deux jours, et c'était bien ainsi. Nous retournions à Sidi-Bel-Abbès. (Lordick 2013 : 94s.)

Note : D'après **Guy Pervillé**, le G.P.R.A. a fait appel à des volontaires africains à partir de février 1960. Dans *El Moudjahid*, n° 59, du 5 février 1960, sont annoncés les résultats du C.N.R.A. qui s'était réuni à Tripoli du 16 décembre 1959 au 18 février 1960, mais aussi ceux de la Deuxième Conférence des Peuples africains, réunie à Tunis du 25 au 30 janvier 1960. Sur la "une" (reproduite à la p. 634 du tome 2 de la réédition de Belgrade, juillet 1962), on trouve une grande photo titrée en capitales grasses et soulignées : DES VOLONTAIRES POUR L'ALGERIE, avec le sous-titre suivant : "L'A.L.N. n'est pas seule dans son combat". Au coin supérieur droit de la photo montrant deux combattants photographiés de dos, un encadré : "Considérant le rôle essentiel joué par la résistance héroïque et le sacrifice du peuple algérien dans la lutte contre l'impérialisme et le colonialisme en Afrique... La deuxième Conférence des Peuples Africains recommande en conséquence l'envoi à la demande du G.P.R.A. de volontaires africains en Algérie.." (= Résolution générale de la 2^e Conférence des Peuples Africains). Le compte rendu des travaux de cette conférence couvre les pages 646 à 655. A la page 646, on peut lire : "La délégation algérienne demanda en outre la constitution d'un Comité de Coordination des Mouvements de Libération menant la lutte armée en Afrique et invita les organisations que cela intéresserait à envoyer des combattants en Algérie pour s'initier à la guerre révolutionnaire telle qu'elle est pratiquée par l'A.L.N.". Dans la résolution sur l'Algérie, on peut

lire à la page 649 : 4) [La Conférence] recommande la création d'un corps de volontaires africains pour la guerre d'indépendance de l'Algérie et demande aux États africains indépendants de faciliter la réalisation de cette entreprise".

(source : Guy Pervillé, courriel du 10 avril 2020)

Effectivement, le combat dont il est question sur la frontière marocaine se situe en mars 1961. Lordick (à ce moment-là encore caporal) parle de "notre bataillon, le C.I.C.S. du 1^{er} R.E.", stationné à Sidi-Bel-Abbès qui a été envoyé en toute urgence à la frontière marocaine, "un dimanche de mars 1961" et qui sera, par la suite, "très impliqué dans le secteur opérationnel oranais". Il signale que le convoi part après minuit et se dirige d'abord vers l'ouest, donc en direction de Tlemcen, et puis, sur des pistes non goudronnées, vers le sud. Il précise également que "de l'autre côté de la frontière, au Maroc, se trouvait la ville de Oujda qui abritait un camp d'entraînement pour l'ALN". Autre petit détail qui confirme la date : il signale que la nuit, il fait encore extrêmement froid dans cette région montagneuse (Lordick 2013 : 82-87). Lordick menait d'ailleurs "une vie double" : dans le C.I.C.S., il formait "des radios pour toutes les unités de la Légion" mais pouvait à tout moment être envoyé dans une opération comme celle qu'il décrit ce qui chamboulait tous ses plans. Les soldats tués dont il parle étaient donc sûrement de nouvelles recrues de l'A.L.N. venues de ces camps d'entraînement.

Les fausses promesses aux Français d'Algérie

En 1962, après les accords d'Évian, les Européens ont reçu un texte envoyé par l'administration pour les informer que "PENDANT 3 ANS : rien n'est changé à votre statut actuel. Vous êtes Français et vous exercez tous les droits des Algériens" et qu'"APRÈS 3 ANS [...], "vous êtes Algériens en Algérie avec des GARANTIES particulières tout en restant Français de France" ou "vous êtes Français en Algérie et protégés par un STATUT PRIVILÉGIÉ" (voir illustration à droite). Volker Lordick reproduit "ce tract que les autorités avaient distribué en masse ou tout simplement répandu dans les rues partout en Algérie" et le qualifie sur un ton extrêmement sarcastique de "cynique" :

Ce texte est cynique et ne veut rien dire, ne serait-ce que ceci : le statut actuel est celui qui permettra aux nouveaux dirigeants et aux "révolutionnaires" de vous traiter impunément comme ceux qui ont pris parti ou même lutté pour la France. Et personne ne pourra vous préserver des sévices qui vous attendent. [...]. Si on avait besoin d'une preuve supplémentaire que la politique est un borbier, quoi de mieux que ce tract. (Lordick 2013 : 24)

VOUS QUI ÊTES FRANÇAIS QUE SEREZ-VOUS DANS L'ALGÉRIE NOUVELLE ?

SI L'ALGÉRIE CHOISIT D'ÊTRE UN ÉTAT INDÉPENDANT
COOPÉRANT AVEC LA FRANCE :

- **PENDANT 3 ANS** : rien n'est changé à votre statut actuel. Vous êtes Français et vous exercez tous les droits des Algériens.
- **APRÈS 3 ANS** : Selon votre choix : ou bien vous prenez la nationalité Algérienne vous êtes Algériens en Algérie avec des GARANTIES particulières tout en restant Français en France, ou bien vous ne prenez pas la nationalité Algérienne : vous êtes Français en Algérie et protégés par un STATUT PRIVILEGIÉ.
- **A TOUT MOMENT** : vous pouvez librement rentrer en France puisque vous avez conservé la nationalité française...
- ● ● **DANS TOUS LES CAS
VOUS RESTEZ FRANÇAIS**

Au B.M.C. de Sidi-Bel-Abbès

Le BMC, le Bordel Militaire Contrôlé, se trouvait en ville, pas tout près de la caserne évidemment, dans un quartier d'habitation où s'alignaient de petites maisons coquettes habitées en premier lieu par des Pieds-Noirs, des Algériens d'origine européenne donc. Des palmiers et des agaves avec des lauriers-roses bordaient la rue et décoraient les petits jardins propres. L'établissement dont je parle portait un beau nom mystérieux *Le Sphinx*. L'entrée ne coûtait que 10 NF, on achetait un ticket comme pour la visite d'une manifestation sportive et on avait accès au salon où se fai-



saient les prises de contact. On pouvait être sûr que ces dames étaient « contrôlées », c'est-à-dire examinées tous les jours par un médecin pour éviter la gonorrhée et autres maux. Il était interdit sous peine de punition de se rendre

chez des personnes du métier exerçant librement. Et c'était bien ainsi.

Et d'où connaissais-je cet établissement ? Mais parce que j'y suis allé. Cela se passait quelques mois après mon arrivée à Sidi-Bel-Abbès et après plusieurs bouteilles de Kronenbourg. Un soir donc, mes camarades décidèrent qu'il était temps que je perde ma vertu. J'étais complètement bourré et je fus de leur avis. Et, avant d'avoir eu le temps de dire « ouf », l'une des dames, une Algérienne musulmane qui devait avoir deux fois mon âge, m'avait déjà sérieusement entrepris. Lorsque j'essayai de lui faire comprendre précautionneusement que mes expériences en la matière étaient nulles, elle eut un petit sourire maternel, prit mon argent et me montra le chemin. C'était donc aussi simple que cela ? Elle y avait eu son plaisir et l'argent, et moi, j'étais soulagé. Je l'étais de toute façon. C'était en tout cas mieux que d'être toujours occupé de soi, de ne faire que rêver de la chose.

Cette expérience n'aura certes pas fait de moi un habitué de la maison ! Mais je me souviens que j'y suis encore allé trois fois en l'espace d'une semaine quelques mois plus tard. La raison en était qu'un camarade m'avait parlé d'une nouvelle pensionnaire de l'établissement, une jolie Algérienne plus jeune que la plupart des Arabes, des aguerries de la profession dont elles formaient la vieille garde.

Mon camarade avait eu raison, la jeune personne était un plaisir pour les yeux et de plus très douce, gaie et aimable.

J'avais encore l'impression qu'elle avait choisi librement ce métier et qu'elle l'exerçait avec joie, et je crus même voir une sympathie véritable dans son comportement envers moi, légionnaire allemand du même âge qu'elle, à peu près. Une fille affectueuse dont j'aimais la simplicité.

Quatre semaines plus tard, elle n'était plus là. Je m'enquis d'elle au bar à la réception, mais on se borna à me répondre par un haussement d'épaules : on ne savait rien. Je suppose que l'un des sous-offs, un vieux de la vieille qui attendait sa mise à la retraite dans l'administration, les entrepôts et les magasins à Sidi-Bel-Abbès, l'avait prise pour épouse. Le caporal-chef de notre magasin d'armes par exemple avait une prostituée pour femme ; il avait été son client assidu auparavant et s'était épris d'elle. Il jurait ses grands dieux qu'il ne pouvait y avoir d'épouse meilleure et plus fidèle qu'une ancienne du bordel.

Et pourquoi pas ? C'était tout à fait possible. S'occuper avec amour, quand on a eu tant d'hommes dans sa vie, de celui, du seul, qui vous tire de là et qui vous aime, rien à redire, c'est très louable. Et le légionnaire, un caporal-chef qui avait fait l'Indochine et y avait été blessé, et qui bientôt (après 15 ans de service) allait toucher sa pension, fatigué du combat, ne pouvait qu'être heureux de ne pas devoir

prendre seul sa retraite. D'avoir une compagne qui, comme lui, a connu les bas-fonds de l'existence.

Les lansquenets, les soldats, les mercenaires d'un côté, les vivandières, les filles légères, les prostituées de l'autre, sont bien faits les uns pour les autres. L'amour facile, l'argent facile, certes, mais il y a plus : pour les femmes qui ont choisi de donner leur « amour » contre de l'argent, il a toujours été important, et juste, hier comme aujourd'hui, d'offrir ce service d'amour en premier lieu à des hommes qui ne seront peut-être plus là demain, qui ne tiendront plus jamais une femme dans leurs bras. *Mon légionnaire...*, merci, Édith Piaf, et, naturellement, aussi pour ta chanson inoubliable : *Non, je ne regrette rien !* – merci ! Inoubliable encore : *Vor der Kaserne, vor dem großen Tor, stand eine Laterne, und steht sie noch davor...* (*Devant la caserne, quand le jour s'enfuit, la vieille lanterne soudain s'allume et luit*).

Les légionnaires, les Allemands surtout, chantaient beaucoup en marchant, en picolant à la caserne le soir, ou sans raison quand ils avaient le mal du pays. Et les autres, peu importe d'où ils venaient, écoutaient ces chants mélancoliques, sentimentaux, chantés à plusieurs voix qui montaient vers le ciel bleu intense d'Afrique la nuit, vers le ciel d'Algérie, ce pays qui n'était plus tout à fait étranger pour nous.

Sigles

A.L.N.	<i>Armée de libération nationale</i>
C.I.C.S.	<i>Compagnie d'instruction des cadres et des spécialistes (Légion étrangère)</i>
C.N.R.A.	<i>Conseil national de la Révolution algérienne</i>
C.P.	<i>Compagnie portée (Légion étrangère)</i>
2 ^e Bureau	<i>Deuxième Bureau</i> (service chargé, entre autres, de l'analyse du renseignement)
F.L.N.	<i>Front de libération nationale</i>
G.P.R.A.	<i>Gouvernement provisoire de la République algérienne</i>
P.I.M.	<i>Prisonniers et Internés militaires</i>
R.E.	<i>Régiment étranger (Légion étrangère)</i>
R.E.C.	<i>Régiment étranger de cavalerie (Légion étrangère)</i>
R.E.I.	<i>Régiment étranger d'infanterie (Légion étrangère)</i>
R.E.P.	<i>Régiment étranger de parachutistes (Légion étrangère)</i>

Texte et illustrations :

© EditionAtlantiS + EPEE-EDITION
2020

Traduction et commentaires : Wolf Albes, EditionAtlantiS
Collaboration : Roger Vétillard, Guy Pervillé, Maurice Calmein

Version du 23 avril 2020